

**SKY MUNDY
ET LES
DINOSAURES**



Laura Martin

**SKY MUNDY
ET LES
DINOSAURES**

Tome 1 – L'Arche perdue

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Éric Betsch*

Michel
LAFON

Titre original
Edge of Extinction : The Ark Plan

Copyright © Laura Martin, 2016
Plans © Ellice M. Lee, 2016

Tous droits réservés.

Première publication par Harper Collins Children's Books,
une filiale de Harper Collins Publishers, en 2016

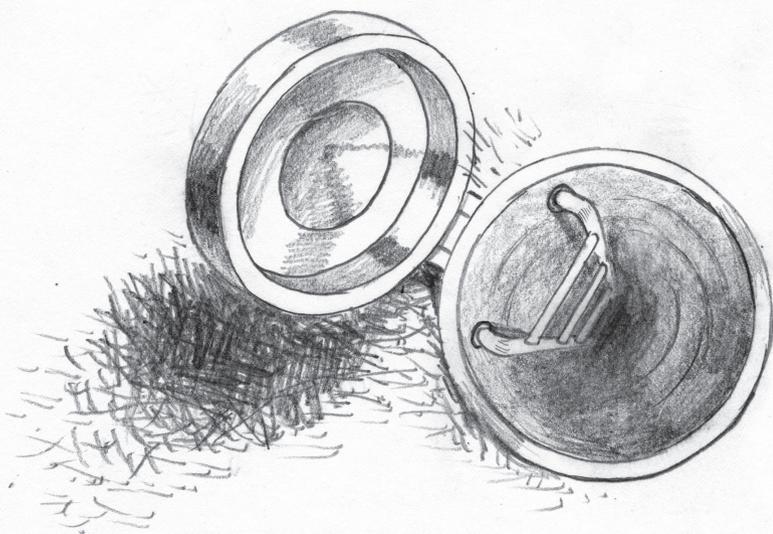
*Les personnages, les organisations et les situations de ce récit
étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes
ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.*

*Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite,
transmise, stockée ou utilisée sous quelque forme que ce soit
(électronique, mécanique, photocopie ou autres),
sans l'autorisation préalable de l'éditeur.*

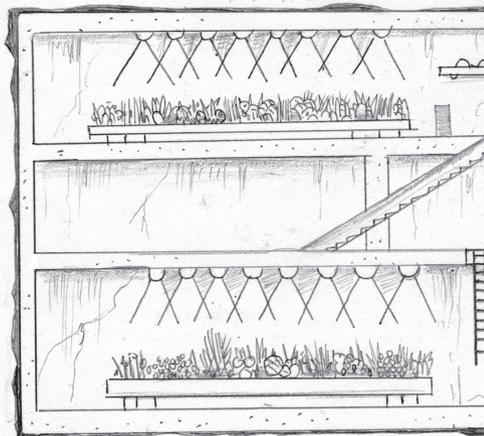
© Éditions Michel Lafon, 2017, pour la traduction française.
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.lire-en-serie.com

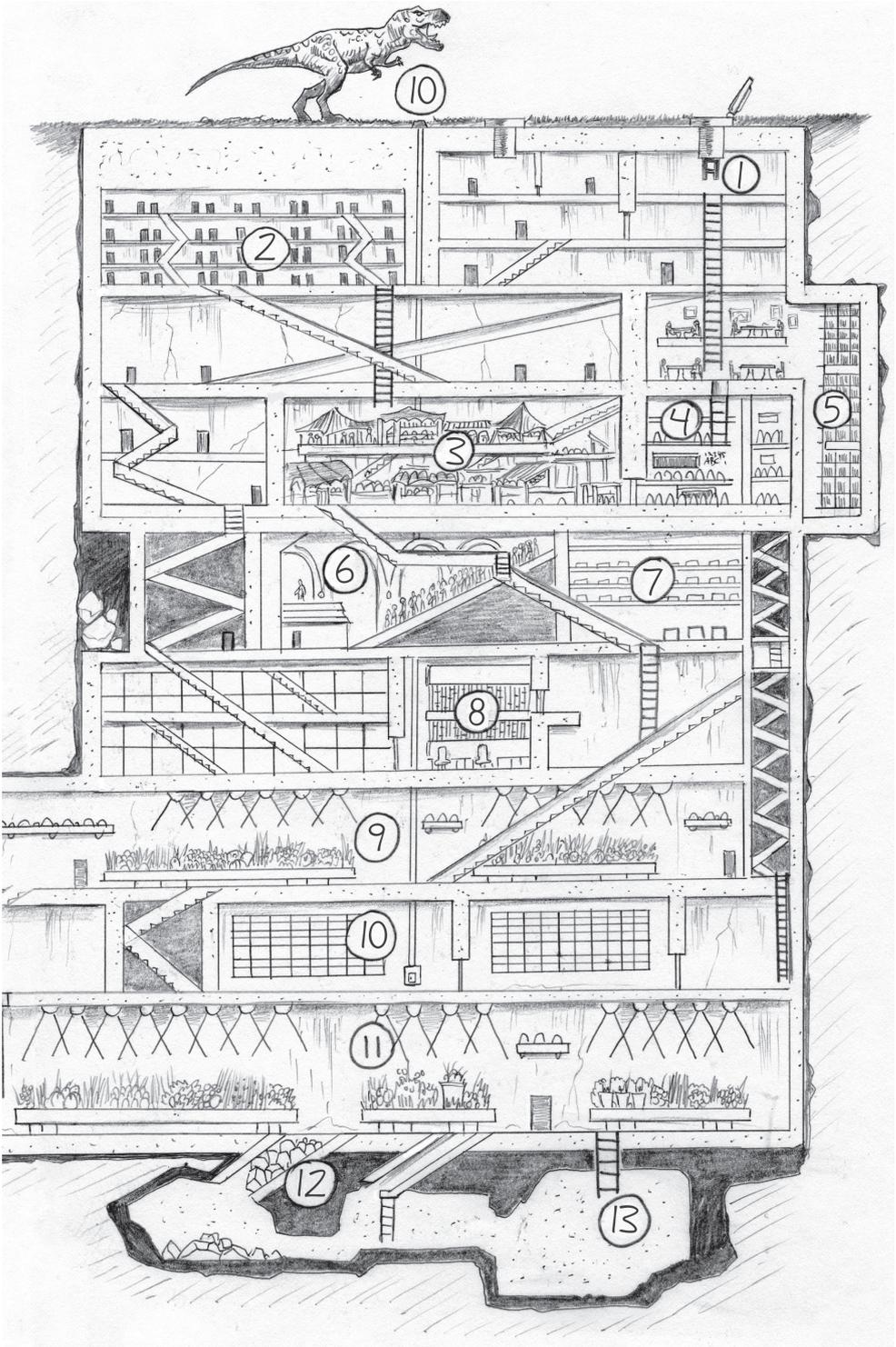
*Pour tous les enfants plongés dans un livre.
Vous êtes mes rêveurs préférés.*

Bunker nord



1. Entrée principale
2. Secteur résidentiel
3. Centre-ville
4. École
5. Bibliothèque
6. Salle de conférence
8. Bureaux et réserves
9. Agriculture 1
10. Boîte aux lettres et salle du courrier
11. Agriculture 2
12. Tunnel effondré
13. Aile du Gardien







Chapitre 1

Il me fallait deux minutes, juste assez de temps pour courir jusqu'à la boîte aux lettres et en revenir, mais la synchronisation devait être parfaite. Aujourd'hui, mourir n'était pas envisageable, pas plus que les dix dernières fois que j'avais accompli cet exploit. J'avais cru que ce serait plus facile après la première fois. Mais en fait, non.

Les dents serrées, je jetai de nouveau un coup d'œil sur l'écran holographique. Le courrier était censé arriver dans moins d'une minute. Même si, au-dessus de moi, la forêt paraissait inoffensive, je savais à quoi m'en tenir à ce sujet. Les ombres, entre les arbres, étaient trop silencieuses, trop sur leurs gardes. J'appuyai sur la touche d'actualisation. La marche à suivre était simple : actualiser

l'écran, regarder pendant une minute entière, actualiser de nouveau et regarder dans la direction opposée. Cela devait ressembler à ce que les parents apprenaient à leurs enfants, autrefois, pour traverser la rue, à l'époque où il y avait encore des rues à traverser et des voitures pour s'y déplacer.

Le vrombissement sourd de l'avion fit grésiller les enceintes de l'écran. Je consultai ma montre : 6 h 59 du matin. Pile à l'heure. Je sentis mes nerfs me picoter, un étourdissant mélange d'excitation et de terreur, lorsque le petit appareil noir apparut à l'image. Survolant de très près la canopée, il agitait violemment la végétation environnante. Je me levai d'un bond et, inclinant la tête en avant et en arrière afin de m'étirer le cou, m'adressai en pensée quelques paroles d'encouragement. *Sois futée. Sois attentive. Sois rapide.* Chaque seconde comptait. Une minuscule trappe s'ouvrit sous le fuselage de l'avion, libérant un gros paquet qui franchit en chute libre les dix mètres qui le séparaient encore de la zone d'atterrissage de la boîte aux lettres. L'avion reprit aussitôt de l'altitude et fila au-dessus des arbres, vers l'autre côté du bunker où il devait récupérer le courrier en partance.

Après un dernier regard pour m'assurer que la voie était libre, je gravis l'échelle, déverrouillai l'épais panneau métallique faisant office d'entrée du bunker et sortis par la trappe. J'eus l'impression de débarquer dans un autre monde. Après le silence du tunnel, le bourdonnement des insectes était presque assourdissant. Mes

pieds s'enfoncèrent dans la terre douce et mouillée lorsque je m'élançai, l'air que je respirais était alourdi par l'humidité ambiante. Je me sentais vivante. Et exposée.

La boîte aux lettres se trouvait une centaine de mètres plus loin, sur ma gauche. Je l'atteignis juste quand son couvercle se refermait. Ces boîtes aux lettres avaient été conçues en un temps où nos pères fondateurs estimaient que les humains parviendraient à vivre au moins une partie du temps en surface. Ils avaient eu tort. Les boîtes avaient toutes été modifiées, plus de cinquante ans auparavant, afin que nul n'ait à risquer sa vie en surface. Le courrier y restait tout de même une trentaine de secondes avant d'être expédié sous terre, où il était ensuite trié et récupéré. Trente secondes. Il ne m'en fallait pas davantage.

Il y avait au moins quarante colis et lettres. Je farfouillai dans ce tas, à la recherche du sceau officiel des marines. J'eus le souffle coupé en apercevant enfin un gros paquet arborant le cercle noir et l'arche dorée, sur le côté. Bingo ! Je le saisis par les deux côtés et le déchirai au milieu, espérant que les soldats estimerait qu'il s'était ouvert en chutant de l'avion. Il contenait tout un fouillis d'uniformes, de chaussettes grises réglementaires et de batteries d'écrans portables. Je commençais à craindre que cette expédition ne soit un fiasco quand je découvris la petite boîte noire. Je m'en emparai aussitôt, envahie par un espoir presque douloureux.

Ces petits appareils servaient à transmettre des informations et des messages d'un bunker à un autre. L'enveloppe de caoutchouc qui couvrait celui-ci, plus ou moins de la taille d'un jeu de cartes, était conçue pour protéger d'une chute violente les données qu'il contenait. Je n'avais déjà plus beaucoup de temps, mais je sortis la clé de ma poche et la branchai sur le côté de la boîte ; celle-ci contiendrait peut-être quelque chose, cette fois.

Cinq secondes plus tard, j'avais téléchargé toutes les informations qu'elle contenait. Je débranchai ma clé, essayai la boîte sur mon uniforme gris, afin d'effacer mes empreintes digitales, puis la remis dans le colis ouvert. Dans une communauté où les ressources étaient vitales, le vol n'était pas toléré. *Je n'ai pas vraiment volé ces informations*, me dis-je. *Je les ai simplement copiées*. Malgré tout, si les marines soupçonnaient que quelqu'un avait ouvert la boîte, ils lanceraient une enquête. Je pris le temps de vérifier à nouveau que je n'avais laissé aucune trace de manipulation sur le colis, ce qui faillit me coûter mes mains : heureusement, je parvins à les retirer juste avant que le couvercle métallique de la boîte aux lettres se referme. Quelques secondes plus tard, le paquet chuta de plusieurs étages, en direction de la salle du courrier.

Une branche craqua. Je levai aussitôt la tête et scrutai les arbres environnants. Dans ma poitrine, le fol espoir que j'éprouvais encore quelques instants auparavant s'envola, cédant la place à un nœud de terreur familier. Je n'étais

en surface que depuis une minute, mais cela suffisait amplement pour qu'ils m'aient sentie. J'étais restée trop longtemps près de la boîte aux lettres. Revérifier le colis avait été une erreur stupide. Or ma survie dépendait de ma capacité à ne pas en commettre.

Tournant les talons, je pris mes jambes à mon cou en direction de l'entrée du bunker. J'en étais encore à cinquante mètres quand je perçus quelque chose sur ma gauche. Le sol tremblait, à présent. Je m'ordonnai de ne pas paniquer. Je pourrais le faire plus tard, une fois en sécurité sous terre, protégée par une chape de béton de cinquante centimètres d'épaisseur.

J'aperçus le premier du coin de l'œil quand il surgit des arbres. Ses écailles écarlates scintillaient sous la lueur de l'aube, tandis que ses yeux opaques se focalisaient sur moi. Il mesurait un peu plus de trois mètres de haut et se déplaçait avec la vivacité d'un serpent sur le point d'attaquer.

J'eus un haut-le-cœur en reconnaissant la tête en forme de flèche, les puissants membres postérieurs et les énormes griffes arrière de ce dinosaure. C'était un deinonychus. Ces monstres chassaient en bande. Évidemment, j'entendis un autre cri, sur ma gauche. Je ne pris pas la peine de regarder dans cette direction ; cela m'aurait coûté du temps que je ne pouvais me permettre de gaspiller. Alors que mon cœur menaçait de sortir ma gorge, je n'étais plus qu'à vingt mètres de l'entrée du bunker. Le deinonychus me rattrapait.

Quinze mètres.

Dix mètres.

Cinq.

Deux.

Tel un joueur de base-ball atteignant victorieusement la dernière base, je me laissai impeccablement glisser dans la trappe puis la verrouillai d'un geste assuré grâce à une longue pratique avant de me réceptionner sur le sol, quelques mètres plus bas. Deux secondes plus tard, soit bien trop vite pour ne pas m'en effrayer, j'entendis les griffes de l'animal s'en prendre au couvercle métallique. Peu après, ses compagnons de chasse se joignirent à lui, déterminés à m'extirper de mon trou. Je pouvais m'estimer chanceuse d'avoir été suffisamment rapide ; sans cela, on ne survivait pas longtemps en surface.

Penchée sur le minuscule écran holographique fixé au mur, je composai le code d'utilisateur anonyme que Shawn, mon meilleur ami, m'avait montré quand j'avais sept ans. Presque cinq ans plus tard, il fonctionnait toujours. L'écran m'accueillit avec de joyeux bips, inconscient des coups et des cris stridents qui se multipliaient moins de deux mètres plus haut.

Les créatures creuseraient autour de l'entrée renforcée de béton pendant dix minutes encore avant de s'en aller. Or je ne tenais pas à voir quelqu'un sortir et tomber sur elles. Cela dit, à part moi, très peu de personnes s'aventureraient en surface. Ce n'était pas vraiment autorisé. Les marines du bunker seraient furieux

s'ils apprenaient qu'une fille de onze ans avait osé sortir la tête à l'air libre. Me mordant les lèvres, je tapai un message à destination de tout le bunker Nord : « Bande de deinonychus à l'entrée C à 7 h 01 – Utilisateur anonyme. » Je disposais de mon propre code, mais on me poserait trop de questions si je m'en servais. Des questions auxquelles je n'avais absolument pas l'intention de répondre.

Je levai la tête vers l'unique caméra de vidéosurveillance installée dans ce tunnel ; cela faisait exactement deux jours et onze heures qu'elle avait été désactivée. Il n'était pas si difficile de les pirater, en fait, même s'il était un peu surprenant qu'elle soit *encore* hors service. J'avais cru devoir de nouveau la neutraliser, ce matin. La sécurité du bunker pâtissait sans doute de toute la main-d'œuvre affectée au renforcement des tunnels.

Appuyée contre le mur, je pris une profonde inspiration, réajustant mes poumons à l'air filtré et léger du bunker. Mes sens me semblaient systématiquement engourdis après avoir survécu à une expédition en surface. Tout était moins brillant, sous terre. Les odeurs étaient moins fortes, et les sons moins perçants. Je ne m'en plaignais pas vraiment, d'ailleurs. Si le monde de la surface était extraordinaire, il lui manquait toujours une chose que l'on trouvait dans le bunker : la sécurité.

Je sortis la clé de ma poche et pris une seconde pour la consulter. Quelles informations avais-je réussi à copier, cette fois ? Probablement pas

grand-chose, certainement toujours les mêmes messages concernant les livraisons de provisions et l'application des règles. Malgré tout, une part de moi-même, entêtée, ne pouvait s'empêcher d'espérer que peut-être, juste peut-être, je découvrirais cette fois des éléments à propos de mon père. Je la fourrai dans mon sac, prenant soin de la dissimuler dans la doublure. Plus tard, je la cacherais plus soigneusement ; cela devrait suffire pour l'instant. Avoir obtenu ces renseignements compensait presque le fait que j'allais être en retard en cours. Une fois de plus. Mais sur le moment, après avoir manqué de peu de servir de petit déjeuner à un dinosaure, je ne me souciais pas vraiment de ce détail.

Consciente que je serais en retard quoi que je fasse, je sortis mon journal de mon sac. Sa couverture de cuir était douce et familière au toucher. Je l'ouvris à la page que j'avais remplie sur le deinonychus. Détaillant le croquis grossier que j'avais esquissé du dinosaure qui criait encore quelques mètres plus haut, je secouai la tête, dépitée. L'ouvrage poussiéreux, consacré à cet animal, que j'avais déniché était apparemment truffé d'erreurs. Cette fameuse griffe arrière était nettement plus longue dans la réalité que sur mon dessin, pour commencer, et j'ignorais jusqu'à aujourd'hui que ces animaux étaient si rapides. Je modifiai rapidement la griffe, avant d'ajouter les quelques détails que j'avais remarqués tout en courant à toutes jambes. Satisfaite, je remis le journal dans mon sac ; je fignerais cette page plus tard. La caméra de

vidéosurveillance avait beau être hors service, sortir mon journal me rendait tout de même nerveuse. Ça non plus, ce n'était pas vraiment autorisé.

En refermant mon sac, je me rendis compte que mes mains tremblaient encore. Agacée, je pliai les doigts à plusieurs reprises. J'étais saine et sauve, mais mon cœur, qui battait à tout rompre, et mes nerfs à vif n'avaient pas encore saisi le message. *Rien de tel qu'une bonne agression de dinosaure pour vous réveiller le matin*, ironisai-je en pensée.

Mon père m'avait souvent parlé de la vie avant les dinosaures, avant la mise en place du Plan de l'Arche, mais c'était difficile à croire. Comment imaginer un monde où tout un chacun profitait du soleil, du ciel et de la liberté, trois choses qui manquaient cruellement au bunker Nord. J'éprouvai soudain un élan de reconnaissance, un peu à contrecœur, envers l'épaisse couche de béton présente au-dessus de ma tête. Sans elle, l'humanité n'existerait plus. En considérant les choses sous cet angle, le ciel, le soleil et la liberté n'étaient pas un prix si excessif à payer.

L'écran holographique fixé au mur gazouilla, et je tournai la tête. Quelqu'un avait répondu à mon alerte. Après deux éclats lumineux, un message apparut sur l'écran. « Renforcement du secteur 24 reporté en raison de rapport de présence de deinonychus. Rappel : les résidents du bunker Nord ont tous interdiction d'utiliser un compte anonyme. » Je levai les yeux au ciel. Les efforts de nos dirigeants visant à faire disparaître

les comptes anonymes ne cessaient d'échouer. Je fus néanmoins contente de constater que le personnel chargé de renforcer ce tunnel avait été déplacé. Les marines du bunker devaient parfois se rendre en surface pour vérifier que le travail avait été correctement effectué. Ils avaient beau avoir des pistolets neutralisants, ces missions étaient souvent mortelles. Mon compte anonyme avait peut-être évité que quelqu'un se fasse dévorer, aujourd'hui.

Une griffe de deinonychus racla la trappe métallique séparant leur monde du mien, et je dus plaquer mes mains sur mes oreilles. Les créatures tâtonnaient et hurlaient encore, furieuses d'avoir vu leur repas leur échapper. Pour la millionième fois, je me pris à regretter de ne pas pouvoir les nourrir avec ces stupides savants qui avaient ramené à la vie ces animaux disparus. Même si être réduit en chair à pâté était encore trop généreux pour des gens qui avaient failli provoquer l'extinction de l'humanité.



Chapitre 2

Je devais m'éloigner de l'entrée du bunker avant que quelqu'un décide de venir enquêter sur l'alerte que je venais de lancer. En me relevant, j'aperçus mon reflet sur la surface brillante de l'écran holographique. Mon visage ruisselait de sueur, mes yeux gris me donnaient un air un peu paniqué et mes cheveux roux bouclés étaient lâchés, ma queue-de-cheval s'étant défaits dans l'aventure. Luttant pour reprendre le contrôle de ma tignasse, je crus revoir mon père debout derrière moi, tout à fait dépassé, s'efforçant d'ordonner vaguement ma chevelure. Dans ces moments-là, nous pensions tous les deux à ma mère, je crois, et au fait qu'elle m'aurait sans doute appris à me coiffer si elle n'était pas morte en me mettant au monde.

Finalement, il était parvenu à ne pas trop mal se débrouiller, avant de disparaître. Quant à moi, je n'avais jamais trouvé le bon coup de main. Je rassemblai mes cheveux en queue-de-cheval, cela ferait l'affaire, puis partis en trotinant.

Filant dans le tunnel en pente, je m'enfonçai dans le labyrinthe de ciment qu'était le bunker Nord. C'était l'un des quatre bunkers des États-Unis, et le plus petit. Je l'appréciais parfois, même si je le regrettais la plupart du temps. En effet, cela signifiait que j'en connaissais tous les occupants et que tous me connaissaient. Ça n'aurait posé aucun problème si tout le monde ne m'avait pas tant détestée.

J'avais plus ou moins envisagé de demander à être transférée au bunker Est ou Ouest, sans jamais me résoudre à le faire. En fait, les indices concernant la disparition de mon père se trouvaient ici. Il me fallait donc rester. Après avoir abordé un angle, je passai en courant devant d'innombrables portes encastrées dans la paroi du tunnel, sans même m'y intéresser. Il n'y avait plus personne dans ces pièces, à cette heure, car tout le monde était tenu de se présenter à 7 h 15 précises à son travail, sous peine de se voir infliger une pénalité de retard. J'accélérai donc l'allure. La température chutant à mesure que je progressais vers les profondeurs du bunker, dont les parois alternaient entre béton lisse de facture humaine et roche naturelle plus grossière, mes bras se couvrirent de chair de poule.

Comme les trois autres, le bunker Nord avait au départ eu vocation à servir d'abri

antiatomique, en cas de guerre nucléaire, ou quelque chose comme ça. Près de deux cents ans auparavant, des ingénieurs s'étaient réunis pour réfléchir à la façon de transformer une carrière abandonnée en une ville souterraine où l'on pourrait vivre des mois, voire des années. Ils ne pouvaient pas deviner que leur œuvre protégerait l'humanité non pas de retombées radioactives mais d'animaux disparus depuis des milliers d'années. Aurait-ils conçu cet endroit autrement, s'ils l'avaient su ? Cinq minutes plus tard, je quittai le secteur résidentiel et entrai dans le labyrinthe principal. Ici, les tunnels bourdonnaient d'activité : des hommes et des femmes vêtus du même uniforme gris délavé que moi se hâtaient de rejoindre leurs postes divers. Je me frayai un chemin dans la foule, évitant de croiser le moindre regard. Les cinq années écoulées avaient apaisé l'aversion qu'éprouvaient la plupart des habitants à mon égard, sans tout à fait la dissiper. Je m'efforçais de ne pas me faire remarquer et, de leur côté, ils ne se donnaient plus la peine de me lancer des regards haineux. Ce n'était pas une méthode infaillible, mais elle fonctionnait.

Je descendis le tunnel en courant jusqu'au secteur de l'école et à ma chambre. Juste avant d'aborder le dernier virage, un sanglot étouffé me fit m'arrêter. Encore... ? En grognant, je revins sur mes pas, jusqu'à la porte de la troisième réserve, dont je soulevai le panneau avant d'allumer la lumière.

Comme je le pensais, Shamus était blotti dans un coin de la minuscule pièce aux murs de pierre, calé entre deux piles de bureaux cassés. Il leva ses grands yeux bleus vers moi, je soupirai. Shamus Clark avait cinq ans et, comme moi, se trouvait exclu de la société. Son père était le directeur de la répartition ; et l'homme qui occupait ce poste était toujours le plus détesté au sein du bunker Nord. En effet, personne n'aimait apprendre que sa ration de nourriture avait été réduite. Malheureusement, les camarades de Shamus, à la maternelle, avaient les mêmes préjugés que leurs parents. Je ne comprenais que trop bien ce qu'il éprouvait.

– C'est encore Toby ? lui demandai-je, en chassant du pouce une larme sur sa joue rebondie.

Shamus hocha la tête puis essuya de la manche son nez qui coulait.

– Il... il m'a poussé là-dedans et il m'a volé mon ticket de déjeuner. Je me suis écorché le genou. Regarde !

Oubliant momentanément ses larmes, il exhiba fièrement une petite éraflure.

Les tickets de déjeuner, remis à chaque famille lors de la distribution hebdomadaire, étaient la première chose supprimée à qui esquivait ou bâclait son travail. Imaginer ses enfants tirillés par la faim suffisait à inciter les gens à prendre chaque jour leur poste. Un système dur mais juste. On pouvait en dire autant de tous les aspects de la vie au sein du bunker. Je fronçai les sourcils. Si efficace soit-il, ce système n'avait pas empêché Shamus d'être brutalisé. Les parents

de Toby ne semblaient pas se soucier que leur fils vole les tickets de déjeuner de Shamus parce qu'ils ne lui en avaient pas donné.

– Il va falloir que tu commences à te défendre tout seul, lui expliquai-je avec douceur. (Je l'aidai à se relever et chassai la poussière de son uniforme ; il s'essuya les yeux, l'air peu convaincu.) Il te prend tes tickets parce qu'il a faim, tu comprends ? (Je lâchai un soupir.) Par-tous d'ici. Tu dois aller en classe.

Shamus marchait d'un pas traînant à côté de moi, sa petite main brûlante dans la mienne. Soudain, j'eus un accès de culpabilité : qui aurait découvert Shamus dans ce placard à balais, si j'avais été dévorée ce matin ?

Je frappai à la porte de la salle de classe A. Mme Shapiro, la maîtresse de maternelle, m'ouvrit, visiblement agacée. Je lui offris un grand sourire pas très sincère et fis entrer Shamus.

– Désolée pour son retard, c'est entièrement ma faute lui dis-je.

Mme Shapiro soupira, exaspérée, et me claqua la porte au nez. Charmant.

Deux minutes plus tard, je me glissai dans ma salle de classe puis directement à ma place, les yeux baissés dans l'espoir que M. Lloyd, notre professeur, ne me voie pas si je ne le regardais pas. Je sortis mon écran portable de mon sac et l'installai sur ma table puis, enfin, levai les yeux. Par chance, le dos tourné à la classe, il griffonnait le programme du jour au tableau.

– Pas mal ! lança malicieusement une voix familière, sur le côté.

Shawn Reilly me souriait depuis l'autre côté de l'allée centrale. Je levai les yeux au ciel en réprimant un sourire.

« Shamus ! » articulai-je en silence, en guise d'explication, tout en allumant mon écran portable qui devint bleu puis vert.

Shawn brandit trois doigts, me demandant par signes si c'était la troisième fois ce mois-ci que j'avais dû secourir Shamus.

Je secouai la tête et lui répondis avec quatre doigts. Il acquiesça. Les haut-parleurs de la pièce sifflèrent alors et grésillèrent. Tout le monde se tut, dans l'attente des annonces du jour.

– Bonjour à tous ! aboya la voix de notre marine en chef, le général Ron Kennedy.

Je plissai le nez de dégoût. Chaque bunker disposait de dix marines chargés de maintenir l'ordre et de sécuriser les brèves sorties en surface, par exemple pour le renforcement des tunnels. Ils étaient les yeux et les oreilles du Noé, dans chaque bunker, et lui signalaient tous les problèmes qui survenaient. De ces dix militaires, le général Kennedy était celui que j'aimais le moins.

– Nous sommes le lundi 1^{er} septembre, Jour 54 351 du bunker Nord. Veuillez vous lever pour le serment.

Comme un seul homme, tous les élèves se levèrent et se tournèrent vers le drapeau noir orné d'un navire doré symbolisant l'arche de Noé, installé dans un coin de la pièce.

– Nous jurons obéissance à la cause de la survie de l'humanité, scanda la classe à l'unisson. Et nous remercions notre Noé, qui nous a sauvés de

l'extinction. Un peuple, sous terre, uni, avec l'égalité et la vie pour tous.

Chacun se rassit sur sa chaise.

– Les réparations des tunnels se poursuivent, reprit le général Kennedy. Évitez donc d'emprunter les tunnels sud, des sections 29 à 34, si ce n'est pas absolument nécessaire. Nous avons reçu une livraison de courrier ce matin.

Il s'interrompit, comme s'il pouvait entendre les murmures d'excitation accueillant cette nouvelle. Le courrier n'était livré que quatre fois par an entre bunkers, parfois moins souvent encore, en raison des dangers de tout vol dans un ciel fréquenté par des dinosaures volants. Cela dit, j'étais à peu près certaine que les bêtes qui volaient et nageaient n'étaient pas considérées comme des dinosaures, scientifiquement parlant. Je n'avais pas oublié le cours de sciences où nous avons appris qu'il ne s'agissait en réalité que de reptiles aériens ou aquatiques, mais je ne voyais pas vraiment la différence.

– Comme d'habitude, le courrier sera examiné et trié avant d'être distribué. Nous apprécions votre patience, tandis que nous nous efforçons d'assurer la sécurité de tous les citoyens du bunker Nord.

En levant la tête, je vis que Shawn, de ses yeux bleu foncé, me regardait d'un air soupçonneux, les sourcils froncés.

Je fis de mon mieux pour rester impassible, comme si la livraison du courrier n'avait aucun rapport avec mon retard, mais j'avais toujours été une très mauvaise menteuse.

– Ce n'est pas seulement à cause de Shamus, pas vrai ? siffla Shawn, un doigt accusateur pointé sur moi. Tu es encore allée à la boîte aux lettres !

– Chuuut ! lui lançai-je tandis que le général Kennedy évoquait à présent l'assemblée qui réunirait tous les occupants du bunker la semaine suivante.

– Tu vas te faire tuer, un de ces jours, me reprocha Shawn. Tout ça à cause d'une stupide intuition.

– Mais non ! soufflai-je dans mes mèches encore humides, exaspérée, regrettant de ne pas avoir un ami moins fouineur. Et ce n'est pas une intuition ! (Shawn haussa un sourcil.) Bon, d'accord... c'est une intuition.

Mais j'étais têtue : même si personne n'avait parlé de la disparition du meilleur scientifique du bunker depuis des années, il y avait peut-être quelque chose à dénicher. Comment expliquer à Shawn mon besoin irrésistible de découvrir ce qui était arrivé à mon père ? Ça devait ressembler à ce que l'on éprouve quand on perd un membre : la sensation persistante qu'il manque quelque chose, une douleur sourde qui ne veut pas s'en aller.

– Ça fait presque cinq ans, me rappela Shawn. Les chances que tu trouves quelque chose maintenant sont très faibles.

– Ça veut dire que tu ne veux pas voir les informations que j'ai récupérées ? dis-je, tâchant de garder un air sérieux.

– Je n'ai pas dit ça, grogna-t-il. (Et je souris, car j'avais gagné, je le savais.) Tu aurais au

moins dû me prévenir que tu montais en surface. J'aurais su qu'il fallait envoyer l'équipe de marines chargée de la récupération des cadavres à ta recherche si tu n'étais pas revenue.

Je lui répondis par une grimace. L'équipe de marines chargée de la récupération des cadavres était une blague récurrente entre nous. Le bunker Nord n'était doté d'aucune équipe de ce type, car les animaux qui vivaient au-dessus de nous ne laissaient jamais de cadavre derrière eux. Des grésillements dans les haut-parleurs signalèrent la fin de l'annonce. Je tournai la tête vers l'avant de la salle de classe.

– Mademoiselle Mundy ! lança M. Lloyd, et je sursautai. Si vous êtes en retard, c'est certainement parce que vous avez passé trop de temps à réviser en vue de l'analyse de texte prévue aujourd'hui. Levez-vous, je vous prie.

Il n'avait même pas quitté des yeux son écran portable.

– Grillée ! siffla Shawn.

– Vous aussi, monsieur Reilly, ajouta M. Lloyd.

Quelqu'un ricana. Je me levai, écarlate. Shawn grommela quelque chose d'incompréhensible mais se leva lui aussi.

– Eh bien, mademoiselle Mundy... reprit M. Lloyd, sans lever la tête. Auriez-vous la bonté de détailler à vos camarades les similarités entre les événements relatés dans *Jurassic Park*, le célèbre roman de Michael Crichton, et ceux survenus au cours de notre histoire ?

– Les similarités... ? répétai-je, en déglutissant avec difficulté.

Ayant terminé la lecture de cet ouvrage la veille au soir, je savais répondre à cette question. Seulement, j'avais horreur de m'exprimer en public. J'aurais encore préféré affronter la horde de deinonychus – ce qui était peut-être révélateur à mon sujet.

– Oui, c'est cela, dit M. Lloyd, légèrement agacé. Et dépêchez-vous, s'il vous plaît. Nous perdons un temps dont vos camarades, j'en suis certain, seraient ravis de profiter pour travailler sur leur analyse de texte.

– Eh bien, dans le livre de Michael Crichton, les dinosaures ont eux aussi été ramenés à la vie, après leur extinction, répondis-je, les yeux rivés sur ma table. (Je lève tout de même la tête, pour constater que M. Lloyd me dévisage avec insistance. Il ne va pas me laisser m'en sortir avec si peu. Les mains moites, je serre les poings et poursuis.) Dans le roman, les savants utilisent de l'ADN de dinosaure, comme l'ont fait les nôtres il y a cent cinquante ans. Et comme dans cette histoire, nos ancêtres ont d'abord trouvé ces animaux merveilleux. Et quand ils ont maîtrisé la technologie nécessaire, ils ont ressuscité toutes les espèces sur lesquelles ils ont pu mettre la main.

– Merci, mademoiselle Mundy, apprécia M. Lloyd, avant de s'intéresser à Shawn.

La hanche calée contre sa table, ce dernier m'écoutait vaguement, l'air de profondément s'ennuyer. M. Lloyd s'en rendit compte :

– Monsieur Reilly, pourriez-vous nous citer les différences entre la fiction de Crichton et notre réalité ?

– Bien sûr, répondit Shawn, avec un grand sourire. La plus évidente est la taille des dinosaures. C'est vrai, les nôtres sont des géants, presque deux fois plus grands que ceux dont ce Crichton parle dans son livre.

– C'est exact, confirma notre professeur, s'adressant à l'ensemble de la classe. Comme M. Reilly vient de le souligner avec tant d'éloquence, « ce Crichton » a imaginé ses dinosaures en se fondant sur les ossements exposés dans les musées et représentés dans des ouvrages de biologie de l'ancien monde. Il n'a cependant pas pris en compte les différences entre notre monde et l'habitat originel très rude de ces bêtes. Les cultures améliorées par des procédés chimiques, le climat plus doux et le bétail dopé aux stéroïdes leur ont permis de beaucoup mieux se développer que leurs homologues préhistoriques.

– Ça, on peut le dire... renchérit Shawn, ce qui fit glousser la classe.

Mais pas moi. Le souvenir de ma fuite devant la bande de deinonychus, auxquels je n'avais échappé que de justesse, était encore trop frais dans ma mémoire. Ils m'avaient paru énormes, pourtant ils ne faisaient pas partie des dinosaures les plus imposants. Les entrées du bunker étaient situées dans une petite clairière cernée d'une forêt assez dense qui empêchait les plus grosses de ces créatures de trop s'en approcher.

– Autre chose, monsieur Reilly ? demanda M. Lloyd, avec de nouveau une trace d'agacement dans la voix.

– Oui. Dans le roman, les gens n’en possédaient pas comme animaux de compagnie, dans des fermes ou dans des zoos, ou même dans des réserves naturelles, comme chez nous, avant la pandémie. Ils étaient pour la plupart maintenus sur une île, une sorte de parc d’attraction.

– Et pourquoi ce détail a-t-il son importance ?
Shawn leva les yeux au ciel et répondit :

– Parce que quand la pandémie dinosau-rienne a frappé notre monde et éradiqué 99,9 % de la population humaine, les dinosaures n’ont eu aucun mal à prendre le contrôle de la planète. C’est pour ça que nous vivons aujourd’hui dans des bunkers souterrains, et eux là-haut.

Il conclut son explication en désignant le plafond.

– Pour le moment, rectifia M. Lloyd. Notre estimé Noé nous assure que nous nous réinstallerons en surface dès que le problème des dinosaures sera résolu.

– Ils disent ça depuis cent cinquante ans... murmurai-je entre mes dents, si bas que seul Shawn m’entendit.

Il me lança un sourire discret. On avait vu des plans très divers, pour faire remonter l’humanité en surface, de projets beaucoup trop compliqués à d’autres absolument ridicules. Chaque fois qu’un nouveau plan était envisagé, le danger représenté par les dinosaures se révélait trop important pour prendre le risque de l’appliquer.

M. Lloyd nous fit signe de nous rasseoir et poursuivit :